

Introduction à l'ouvrage original

Jérôme Englebert et Valérie Follet

« *Animal*
À l'aide de pierres
Efface mes longues pelisses
Homme
Je n'ose pas me servir
Des pierres qui te ressemblent
Animal
Gratte avec tes ongles
Ma chair est d'une rude écorce
Homme
J'ai peur du feu
Partout où tu te trouves
Animal
Tu parles comme un homme
Détrompe-toi
Je ne vais pas au bout de ton dénuement »

René Char,
Sosie, dans *Le Marteau sans maître*, 1953, p. 40.

Albert Demaret (1933-2011) était psychiatre, éthologue et naturaliste. Il exerça durant toute sa carrière à Liège et fut, au niveau international, l'un des pionniers de l'approche évolutionniste en psychopathologie grâce, entre autres, à la publication de son livre *Éthologie et psychiatrie* (1979). À l'occasion du trente-cinquième anniversaire de la parution de cet ouvrage essentiel, les Éditions Mardaga nous font l'honneur de nous confier la responsabilité de la nouvelle édition de ce livre, dont le propos demeure particulièrement actuel et d'une grande utilité clinique.

Cette réédition et mise à jour commentée, outre la préface de son ami le Professeur Christian Mormont, s'organise comme suit : après cette brève introduction qui a pour vocation de situer l'argument de l'ouvrage et ses traits essentiels, le lecteur pourra trouver l'intégralité du texte original. Ensuite, nous présentons un *Essai de psychopathologie éthologique* qui a pour objectif de lier ce travail capital à la réflexion évolutionniste contemporaine (en tenant compte

des apports et limites de celle-ci) ainsi que de proposer un commentaire qui, plus que de clore le débat, aura pour effet de le susciter ou de le relancer. La thèse que nous y défendons, retirée entre autres des échanges que nous avons eu la chance de partager avec Albert Demaret, consiste en la pertinence d'une « double approche clinique et éthologique » (Demaret, 1971a, p.6¹) basée sur l'observation. À partir de cette assise épistémologique fondamentale, nous cherchons à mettre en évidence une perspective de *compréhension* psychopathologique d'un sujet qui ne pourra plus se penser en dehors de sa *situation*. Enfin, la bibliographie reprend à la fois les références initiales et celles que nous avons ajoutées (en caractères bleus).

En 1966, dans sa première publication scientifique co-écrite avec son maître le Professeur Dongier, Albert Demaret propose un commentaire de l'ouvrage *Psychiatrie animale*, dirigé par A. Brion et H. Ey (1964). Nous estimons utile de retourner à ce *primum movens* pour constater que toute l'originalité de sa pensée se révèle déjà entre les lignes. Malgré la renommée des contributeurs de cet ouvrage (G. Lanteri-Laura, G. Thinès, L. Chertok, M. Jouvét, etc.), Demaret pose un regard critique aiguisé en regrettant que l'analyse s'inspire si peu de données issues de l'*observation éthologique*. Il pointe notamment l'absence des travaux de Harlow, véritable modèle de l'analyse du comportement animal². Au fond, il est probable que Demaret, plutôt qu'à une « psychiatrie animale » comme proposée par ses collègues, pense déjà aux bases d'un autre projet, qui consistera, annonce-t-il, à « fonder une réflexion sur une psychopathologie générale plus ou moins commune à l'homme et aux animaux » (Demaret, 1966, p. 134). Ainsi, Demaret ne peut se satisfaire d'une réflexion psychiatrique à propos de l'animal. D'une part, le concept même de « psychiatrie animale » pose de nombreuses questions tant épistémologiques qu'éthiques³. D'autre part, l'essence

¹ Voir également « Le divan naturel » (Demaret, 1994a).

² Soulignons que, quelques années après avoir formulé ce constat, Demaret (1970, 1972b) consacra deux synthèses aux travaux de Harlow, que nous évoquerons plus loin, particulièrement novateurs pour l'époque.

³ Les disciplines de la psychiatrie et de la psychologie animales souffrent d'un paradoxe qui consiste à transposer aux « êtres animaux » les préoccupations de disciplines spécifiques aux sciences humaines. Il en serait de même pour une philosophie ou encore une sociologie animales. L'anthropocentrisme qui naît de cette application à l'animal d'une discipline proprement humaine, est un écueil qui nécessite, pour être contourné, une analyse approfondie du lien que ces disciplines entretiennent avec l'éthologie en tant que méthode. L'éthologie humaine – à savoir l'étude du comportement humain en prenant le milieu naturel comme variable principale – est une source incontournable de données pour les disciplines des sciences humaines, comme la psychologie et la psychiatrie. Selon nous, ces deux dernières n'entretiennent pas le même rapport avec l'éthologie animale.

même de la démarche que développera Demaret consiste prioritairement en la compréhension de l'*humain* dans sa dimension psychopathologique. D'un point de vue méthodologique, l'auteur s'inscrit parfaitement dans la continuité de Harlow (Harlow, 1958 ; Harlow & Zimmerman, 1959 ; Harlow & Harlow, 1962) et Bowlby (1978a, 1978b, 1984), qui partagent cette intuition de l'utilité de l'observation et de la connaissance du comportement animal pour ouvrir de nouveaux champs de compréhension de l'être humain⁴. Au fond, dans cette perspective qui leur est commune, les données issues du monde animal sont en quelque sorte *secondaires* ; elles ont pour vocation d'appréhender le fonctionnement psychologique humain dans un souci pragmatique d'utilité clinique.

Rappelons que les travaux de Harlow reposent sur l'observation des singes Rhésus élevés en captivité, isolés de leur mère et de leurs congénères et confrontés à des substituts maternels (leurre en fourrure ou en grillage mais équipés d'un biberon de lait). À travers différentes situations expérimentales, l'auteur retire des informations d'une grande pertinence, transposables à l'être humain, pour la compréhension des liens mère-enfant et de leurs troubles. Selon une logique similaire, Bowlby est à l'origine de la théorie de l'attachement humain, qu'il a conceptualisée à partir de l'observation des interactions entre les animaux et leurs jeunes. Il observe que, si ce lien fondamental et originel est bien un comportement inné, il peut s'exprimer sous différentes formes, plus ou moins adaptées, qui auront une incidence sur le développement affectif, social et sexuel de l'enfant⁵.

Comme le suggère par exemple Thinès (1966), il nous semble tout à fait opportun de réaliser une *Psychologie des animaux*, si l'on s'entend sur le fait que celle-ci consiste en une focalisation sur les grandes coordonnées psychologiques (perception, relations, intersubjectivité, « conscience » de soi, existence éventuelle des émotions, etc.) pour le règne animal. À l'inverse, la pertinence d'une « psychiatrie animale » nous semble quant à elle se relever difficilement du paradoxe de transposition que nous venons d'énoncer. Sans avoir la prétention de clore un débat d'une telle complexité, on peut se demander si, en milieu naturel, le principe même de trouble psychiatrique chez l'animal a du sens, voire existe. Par exemple, des manifestations psychopathologiques – telles que Harlow a pu les observer sur les singes en captivité dans son laboratoire – sont-elles susceptibles d'apparaître en milieu naturel ? En outre, une « psychiatrie animale » ne cherche-t-elle pas à répondre à des questions insolubles et à discuter de faits auxquels il est impossible d'avoir accès ? Approfondir cette réflexion nécessiterait de développer le concept d'adaptation – notamment tel que nous permet de le penser Canguilhem (1966) – ainsi que la notion de psychopathologie et les liens qui les unissent. Gageons que la lecture de ce volume permettra, plutôt que s'atteler à la perspective impossible de répondre à ces questions, d'en partie les préciser et de mieux les formuler.

⁴ À côté de ces deux auteurs de référence, Lorenz est certainement la troisième figure qui a influencé Demaret de façon considérable. On citera notamment les notions d'« empreinte » (Lorenz, 1957 ; Lorenz, 1989, cité par Demaret, 1991b), d'« activité-à-vide » (Lorenz, 1970, cité par Demaret, 1971a, 1973), de « comportement ritualisé » (Lorenz, 1969, cité par Demaret, 1971b), de « néoténie » (Lorenz, 1954, cité par Demaret, 1971b) mais également la méthode d'observation et la démarche analogique qui traversent l'entièreté de l'œuvre de Lorenz.

⁵ Depuis les travaux d'Ainsworth (1969, 1978, 1989), on retient les catégories d'attachement suivantes : sécuritaire, évitant, ambivalent et désorganisé.

Si l'on veut approfondir la réflexion, nous pouvons constater que Demaret, tout en conservant cette primeur accordée à l'observation, propose une subtile variation de méthode. Là où Harlow et Bowlby cherchent à comprendre un comportement humain fondamental et la possibilité de son absence – marquant l'apparition du trouble –, Demaret ne s'inscrit pas dans cette logique du *manque*. Il ne recherche pas le « pathologique » en tant que dérivation du « normal », le trouble étant dans cette perspective compris comme une dysfonction d'un comportement par rapport à la norme ; il cherche plutôt une logique au fonctionnement pathologique, le trouble devenant ici l'expression d'un fonctionnement qui se révèle adaptatif dans d'autres conditions.

Cette démarcation signée par Demaret nous semble bien plus qu'anecdotique. Cette façon de penser la psychopathologie ne correspondrait-elle pas à la suggestion de Minkowski de préférer une « psychologie du pathologique » et de renoncer à une hypothétique « pathologie du psychologique » ? Considérer que le psychologique exempt de tout pathologique puisse exister et servir d'objet d'étude induit une référence implicite à « une norme abstraite à peine viable » (Minkowski, 1966, p. 64). Ce modèle illusoire représenterait « des opérations de l'esprit bien plus que la réalité vivante » (*Ibid.*). Le propos de Demaret est bien proche de la psychopathologie minkowskienne, se retrouvant au sein d'une discipline commune dont l'objectif partagé consiste à être radicalement différente de celle qui se trouve « consignée dans les manuels, soigneusement épurés souvent de tout ce qu'il y a de vraiment humain dans notre existence » (*Ibid.*, p. 65). En outre, la volonté de Demaret de ne pas réduire le pathologique à une dérivation de la norme correspond également de façon parfaite à l'épistémologie développée par Canguilhem dans *Le normal et le pathologique*. La thèse principale de cet ouvrage tient à considérer le pathologique comme une expérience innovatrice et positive, qui ne se contente pas de s'écarter de la norme existante mais qui *crée* une nouvelle norme⁶. On ne peut déterminer le « normal » et le « pathologique » de manière absolue, ils ne se révèlent qu'en *situation*, dans la relation concrète qu'un individu entretient avec son milieu : « Le vivant et le milieu ne sont pas normaux pris séparément, mais c'est leur relation qui les rend tels l'un et l'autre » (Canguilhem, 1966, p. 90). Selon cette perspective,

⁶ Canguilhem rappelle également la différence qu'il y a lieu de faire entre une « anomalie » et une « anormalité ». La première devant être comprise comme une différence morphologique ou physiologique par rapport à une norme, alors que la seconde implique la notion de nocivité et d'entrave au bon déroulement de la vie. Ainsi, par exemple, l'histoire retient que Napoléon avait un poulx particulièrement faible – il s'agit donc d'une anomalie – ce qui ne l'a pas empêché de mener l'existence qu'on lui connaît. Cette anomalie ne peut dès lors être considérée comme anormale, ni comme pathologique. De même, Canguilhem rapporte une expérience de sympathectomie réalisée sur des chiens, qui a pour conséquence de leur faire perdre la capacité de régulation de leur température interne. Cette anomalie provoquée les rend foncièrement anormaux et pathologiques dans leur milieu naturel, mais ils peuvent être dits normaux à condition de ne pas quitter l'atmosphère confinée et à température constante du laboratoire. On peut ici constater que l'anormal et le pathologique sont déterminés par la variation de l'environnement ou des caractéristiques de celui-ci.

l'*adaptation* équivaut à la capacité de changer de milieu sans se mettre en danger, c'est-à-dire d'envisager une modification autant de soi-même que de l'environnement, incluant un certain équilibre⁷.

La place du comportement animal dans la pensée de Demaret peut maintenant être clarifiée. Comme il l'explique à de nombreuses reprises, le psychopathe qu'il est part de l'observation d'une expression psychopathologique – par exemple l'altruisme de l'anorexique ou le rapport paradoxal du maniaque aux territoires – « en cherchant à quels comportements adaptatifs des animaux elle peut être apparentée » (Demaret, 1971a, p. 431). Interpellé par le comportement de jeunes filles anorexiques dans un service de psychiatrie, l'auteur se tourne vers les méthodes de l'éthologie comparée et met en lien ces constats et les observations de jeunes femelles primates sans enfant qui se nourrissent peu et sont cependant très actives dans la recherche de nourriture, ainsi que très impliquées dans le développement des plus jeunes. Ces conduites, si elles peuvent sembler peu stratégiques dans une logique de survie individuelle, révèlent leur caractère adaptatif lorsqu'elles sont envisagées à l'échelle groupale. C'est donc enrichi par l'observation du comportement animal que, de retour face au phénomène clinique humain, le regard parvient à se poser sur des aspects de la symptomatologie jusqu'alors considérés comme secondaires ou ignorés par les nosographies classiques. Ainsi, le refus alimentaire de l'anorexique, principal symptôme médical, apparaît selon cette *étonnante* perspective comme secondaire par rapport à l'hyperactivité, à l'hyper-résistance immunitaire, aux capacités de maternage et bien évidemment à l'altruisme.

De l'homme à l'animal, puis de l'animal à l'homme... Ce double mouvement repose sur un prérequis certainement plus fondamental, qui se manifeste à travers la phrase que Demaret aimait citer : « Si le psychiatre doit être un anthropologue culturaliste, il doit être aussi, et par adéquation à l'objet particulier de sa science, un *naturaliste* » (Ey, 1964, cité par Demaret, 1979, p. 164). Nous ne résistons pas à l'envie de reprendre un passage de l'introduction d'*Éthologie et psychiatrie* qui met magistralement en avant ce primat d'une observation que l'on pourrait qualifier de *phénoménologique* :

« [...] jeune étudiant en médecine, désireux de commencer la formation de psychiatre, nous avons ouvert un manuel trouvé par hasard dans les rayons d'une librairie, et dont l'auteur conseillait, dans les premières pages, de partir à la rencontre des malades mentaux, sans aucune formation théorique préalable. C'est ce que nous avons fait, commençant "naïvement" notre carrière d'interne en psychiatrie en allant voir les malades : les catatoniques, maniaques,

⁷ Nous ne faisons ici qu'évoquer la thématique centrale de l'adaptation que nous développerons dans notre *Essai de psychopathologie éthologique*. Nous observerons qu'il existe en réalité deux formes d'adaptation ainsi que deux mouvements au sein de ce processus.

paraphrènes et autres grands délirants dans les asiles. L'éthologie, elle aussi, suppose une certaine expérience préalable de l'observation naturaliste sur le terrain. Nous inciterons donc ceux de nos lecteurs qui n'ont encore rien lu en éthologie et en psychiatrie, d'aller eux aussi à la découverte, dans la nature et dans les instituts psychiatriques, s'ils le peuvent, avant de lire, et de ne pas procéder inversement, comme cela se fait généralement. La démarche que proposait Baruk (1950), auteur de ce premier manuel de psychiatrie que nous avons eu dans les mains, était fondamentalement éthologique : observer, sans a priori, avant toute chose » (Demaret, 1979, pp. 17-18).

Parallèlement à cette utilisation des observations du monde animal, l'ensemble des théories évolutionnistes (y compris celles développées par Demaret) repose sur un second paradigme, celui de la phylogenèse. En effet, aux côtés des analogies *homme-animal*, viennent se greffer des analogies *homme-homme ancestral*. On quitte insidieusement – sans peut-être s'en rendre compte – le postulat de l'observation. Dans cette considération phylogénétique, les notions de milieu naturel et d'environnement occupent une place primordiale. Nous ne sommes plus dans une perspective où le comportement est prioritairement *observé*, mais plutôt *recontextualisé* selon une variation de l'espace et/ou du temps. La confusion de ces deux types d'analogie est susceptible de poser un problème majeur. Le risque consiste à amalgamer la démarche de l'*éthologue* et celle de l'*évolutionniste*. En effet, différents écueils apparaissent lorsque, de façon implicite, on attribue aux informations dont on dispose à propos de l'homme ancestral – données fondamentalement spéculatives, limitées à la « reconstruction » et inaccessibles à l'éprouvé empirique – une valence et une pertinence égales à celles issues de l'observation éthologique. Alors que la méthode éthologique confronte l'observateur au phénomène, le procédé évolutionniste renseigne sur les caractéristiques de la variabilité environnementale et du contexte dans lequel le phénomène s'exprime et non sur le phénomène en tant que tel.

Prenons pour exemple la « *group-splitting hypothesis* » développée par Stevens et Price (2000). Selon ces auteurs, on peut identifier une fonction aux traits de personnalité schizotypique et paranoïaque lorsqu'on les replace dans le contexte ancestral de l'organisation

des groupes humains⁸. Lorsqu'une communauté atteint une taille trop importante, elle est amenée à se scinder et les sous-groupes ainsi créés doivent coloniser de nouveaux territoires. Le charisme, l'originalité et la méfiance à l'égard des « autres », inhérents à ces traits de personnalité, offraient probablement aux individus qui en étaient porteurs les qualités et compétences nécessaires pour exercer le leadership et renforcer ainsi la cohérence interne de ce groupe en création. Cet exemple illustre bien que la valence informative se situe dans le principe de la recontextualisation d'un comportement considéré comme pathologique à ce jour dans un environnement susceptible, en fonction des circonstances, de lui conférer une haute valeur adaptative. Mais il est essentiel de garder à l'esprit qu'il est bien impossible de se référer à une véritable observation de ce phénomène de séparation des groupes. Néanmoins, nous pouvons observer parmi nos contemporains que de tels traits de personnalité se retrouvent chez certains individus exerçant une autorité sur autrui ; cela dit, nous quittons ici le registre de l'épistémologie évolutionniste. À dessein, cette dernière ayant rempli son rôle ; de l'homme à l'homme ancestral, de l'homme ancestral à l'homme, le regard du clinicien s'en trouve à nouveau enrichi.

La psychiatrie évolutionniste dans laquelle Demaret s'inscrit, si elle prend en considération le caractère génétique et héréditaire des sémiologies psychiatriques, refuse de les envisager sous le seul angle de la pathologie et du trouble. Dans son ouvrage, c'est à partir de ce postulat qu'il se livre, sur base de sa pratique clinique, à l'examen systématique de nombreux troubles psychopathologiques pour en identifier les dimensions adaptatives. Le lecteur peut y trouver des modèles de compréhension de l'anorexie mentale, de la psychose maniaco-dépressive, de l'hystérie, de la schizophrénie, du trouble obsessionnel compulsif, de la psychopathie, etc. Demaret suggère ainsi que nombre de comportements humains, considérés comme pathologiques à ce jour, devaient avoir une valeur adaptative dans le milieu originel qui a façonné la morphologie et le psychisme de notre espèce. Une variation du temps (un comportement à une autre époque) ou de l'espace (un comportement dans un autre contexte, une autre situation sociale, culturelle, économique) peut conférer à tout symptôme psychopathologique une dimension adaptative et fonctionnelle. La *fonction d'un comportement*, voici probablement selon nous le plus grand apport de la conception évolutionniste de la psychopathologie, sur lequel nous reviendrons dans l'essai à la fin de ce

⁸ Soulignons que, plus récemment, Miric (2012) développe des hypothèses similaires concernant les différents troubles de la personnalité pour lesquels il repère une dimension adaptative aux conditions ancestrales. Il en irait ainsi de même pour les traits de personnalité antisociale ou obsessionnelle, par exemple.

volume. Il n'est guère question ici de chercher une signification ou un causalisme psychiques liés à l'acte du sujet. En effet, attribuer un ressenti, une motivation ou un état psychologique à un comportement peut être tout aussi pertinent que fallacieux. Aucune méthode ne permet, précisément, de déterminer le degré de pertinence de l'interprétation. Par contre, grâce au « jeu » des analogies, l'on peut faire ressortir les racines phylogénétiques adaptatives de certains symptômes psychiatriques en recadrant ceux-ci dans le milieu naturel primitif de l'homme. Selon cette méthode, il convient de rechercher la fonctionnalité d'un comportement dans l'environnement antérieur plutôt que d'attribuer une signification psychique directe et causaliste. Il s'agit de se référer à ce que Bowlby (1978a) appelle *Man's Environment of Evolutionary Adaptedness* (« environnement d'adaptétude évolutionniste »).

Demaret rappelait souvent avec malice que Freud avait été incompris (particulièrement par ses successeurs) lorsqu'à plusieurs reprises, il confiait son intuition d'une proximité entre l'ontogenèse et la phylogenèse. À la fin de sa vie, ce dernier écrivait : « Avec les névrosés, on se croirait dans un paysage préhistorique, par exemple dans le Jurassique. Les grands sauriens sont toujours là, les joncs et les prêles sont aussi hauts que des palmiers » (Freud, 1941, cité par Demaret, 1979, p. 15). Ainsi, celui qui a révélé l'importance de la vie infantile dans la formation des névroses et de la personnalité (l'ontogenèse), attire également l'attention sur celle du passé de l'espèce (la phylogenèse). Le *symptôme*, dont l'intérêt a pu être négligé dans la psychopathologie d'orientation psychanalytique⁹ au profit de l'analyse des conflits sous-

⁹ Il est intéressant d'observer l'évolution du rapport que Demaret entretiendra avec la psychanalyse. Lorsqu'il fait ses premiers pas en tant que psychiatre, la conception de la psychopathologie à Liège est, comme partout ailleurs, influencée par la psychanalyse. Certains de ses travaux, y compris *Éthologie et psychiatrie*, seront en partie marqués par la théorie freudienne – particulièrement lorsqu'il évoque le rapport de l'anorexique à la mère (Demaret, 1971a, 1972a, 1977, 1979, 1991a, 1993, 2001, 2007) – bien que jamais il ne se revendiquera de ce courant de pensée. Dans d'autres travaux – notamment ceux portant sur l'hystérie et l'analogie avec la feinte de l'aile brisée (Demaret, 1979, 1994b) – il proposera un modèle qui se démarque largement de l'interprétation psychanalytique.

En outre, c'est certainement dans *Le divan naturel* que Demaret dialoguera de la façon la plus ouverte avec la métapsychologie. Ce texte est celui dans lequel il se livre le plus d'un point de vue personnel, confiant que, jeune enfant, il se passionnait déjà pour l'observation du monde animal et de son environnement : « La nature nous a marqué de son empreinte. (...) C'était le côté nature de notre maison, à l'arrière. Devant, côté rue, il y avait les humains, dont le comportement étrange de quelques-uns avait de quoi retenir l'attention » (Demaret, 1994a, p. 115). L'auteur cherche à adjoindre à l'approche psychanalytique ce qui au fond lui manque cruellement, à savoir la prise en considération du corps et l'observation du comportement en milieu naturel. Le titre même de l'essai est aussi génial qu'évocateur puisqu'il s'agit d'un oxymore marquant l'inspiration autant que la distance. Le divan en psychanalyse, qui par définition n'est pas naturel, n'est-il pas un espace que l'on pourrait considérer comme un « laboratoire à fantasmes » où l'on tente d'observer un homme privé de sa situation ?

Enfin, lors des derniers moments que nous avons partagés avec lui, nous nous souvenons qu'il précisait avec aplomb s'être au fur et à mesure éloigné de la psychanalyse et qu'il se disait, à la fin de sa vie, « comportementaliste faute de mieux ». De notre côté, nous avons tendance à penser que ses travaux relevaient également d'une approche phénoménologique, telle que son ami A.B. Vieira (1972, 1974, 1982, 1991) a pu l'esquisser dans plusieurs de ses travaux.

jacents, fait l'objet d'une attention renouvelée dans l'œuvre de Demaret. En lui reconnaissant une composante phylogénétique possible, on lui découvre en même temps un sens *fonctionnel* nouveau, utile à la compréhension de la nature et de l'origine des troubles présentés.

En plus de l'observation éthologique et de la recontextualisation évolutionniste, il nous semble qu'une ultime dimension méthodologique apparaît dans *Éthologie et psychiatrie*. Celle-ci consiste en l'identification de grandes coordonnées susceptibles d'éclairer la compréhension des dimensions fondamentales de l'*être-au-monde-humain*. Après la lecture de l'œuvre de Demaret et de la littérature éthologique et évolutionniste, il n'est plus possible de ne pas interroger, dans une démarche clinique, le rapport du sujet aux territoires, aux rythmes sociaux et biologiques ou à la communication infra-verbale et à l'ajustement relationnel et corporel. Nous reviendrons sur cet apport essentiel à la pratique de la psychopathologie clinique dans notre *Essai de psychopathologie éthologique*. Par ailleurs, nous ne sommes pas les seuls, loin de là, à considérer que la focalisation sur ces points de repère existentiels est essentielle à la compréhension psycho(patho)logique et que Demaret est un authentique précurseur en la matière. Dans un célèbre article de synthèse publié en 2007 dans la revue *Evolutionary Psychology*, J.S. Price, R.J. Gardner, D.R. Wilson, L. Sloman, P. Rohde et M. Erickson, les plus grands représentants de la psychiatrie évolutionniste contemporaine, le présentent comme le véritable pionnier au niveau international de la réflexion concernant les liens entre psychopathologie et *territoire*.

Au fond, ce livre est d'abord un livre utile. Le lecteur comprendra rapidement que ce travail repose sur le savoir *clinique* et qu'il est destiné à la pratique de cet art. Outre son rôle de précurseur au niveau théorique, Demaret présente l'originalité d'être un *clinicien* qui participe à la recherche, plutôt qu'un *chercheur* qui s'autoriserait, fort de ses résultats, à recommander les bonnes pratiques aux gens de terrain.

Par ailleurs, il est étonnant, ou plutôt significatif, de constater que les principaux représentants de l'éthologie animale – citons Lorenz, Tinbergen, Eibl-Eibesfeldt, etc. – ont été amenés à se poser les questions soulevées par l'évolutionnisme (un lien phylogénétique, bien que de

nature différente, apparaît en effet dans les deux cas) mais aussi à s'intéresser finalement au comportement humain. Par contre, le chemin inverse, celui que nous propose Demaret, est généralement considéré au mieux comme original voire surprenant.

Pour conclure cette introduction, résumons les trois sources de données utiles à la compréhension du fonctionnement psychologique humain que la perspective de ce livre nous permet de dégager. Chacune présente un avantage unique mais se révèle incomplète lorsqu'elle n'est pas intégrée aux autres. Premièrement, l'observation de l'animal qui, si elle nous offre une manifestation phénoménologique source d'analogies et de compréhension des processus adaptatifs, voit l'humain lui échapper. Deuxièmement, la recontextualisation évolutionniste qui, lorsqu'elle fournit des données pertinentes concernant le caractère adaptatif des comportements de l'homme qui se sont perpétués à travers la phylogenèse, n'est jamais confrontée au phénomène *per se*. Troisièmement, cette dimension clinique – appelons-la « éthologie humaine » – qui, si elle ne manque ni le phénomène ni sa composante humaine, ne parvient pas à elle seule à révéler et percer, de façon aussi approfondie, les mystères de l'adaptation.